

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT.

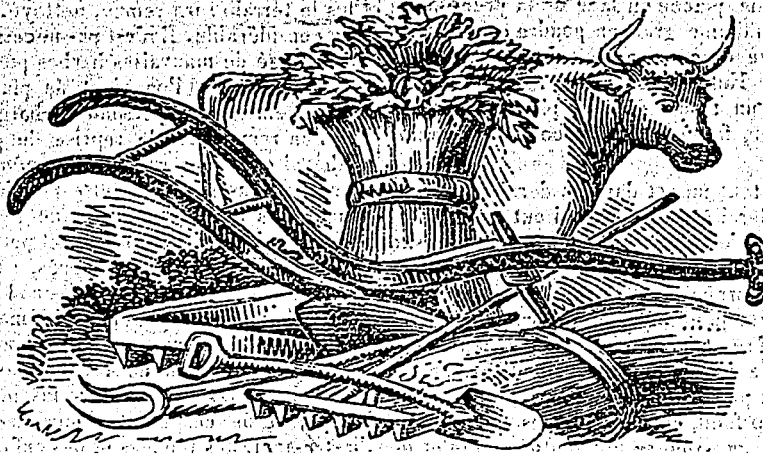
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1^{er} avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre, ou 1^{er} janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES.

1^{re} insertion; 8 cts. la ligne
2^e " " etc. 2 cts. " "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantages d'annoncer dans ce journal.

Enparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

AVOINE DE NORVEGE!!!

Le propriétaire-éditeur de la *Gazette des Campagnes* a le plaisir d'annoncer à ceux qui ont bien voulu remplir les conditions posées pour avoir droit à la prime offerte, qu'il vient de recevoir son *avoine de Norvège* en très-bonne condition. Elle arrive un peu tard cependant, parce qu'elle a été retenue trois semaines à la douane de Montréal. En conséquence de ce retard, la distribution ne pourra être faite qu'en partie cette semaine : elle se terminera dans la première quinzaine de janvier.

Les envois seront scrupuleusement et exactement faits, parfaitement adressés.



TRADE MARK

Portrait, d'après photographie, de D. W. Ramsdell qui le premier introduisit cet avoine aux États-Unis

M. Proulx veut bien lui-même se charger des frais de poste qu'ils nécessitent, afin que rien ne puisse les empêcher de parvenir de suite à leur destination. Si donc il arrivait que quelqu'un ne reçut pas la prime à laquelle il a droit, qu'il la réclame immédiatement du maître de poste du lieu. D'ailleurs la *Gazette* publiera chaque semaine une liste des envois qui auront été faits.

La quantité d'avoine, qui compose la prime, comprend à peu près *neuf cents grains*. Il n'est peut-être pas inutile de répéter ici qu'il est arrivé que *cent grains* de semence ont produit *huit pots*.

CAUSERIE AGRICOLE

Des plantes potagères de grande culture

DU CHOU.

(Suite.)

Il n'y a qu'une bonne manière de faire la transplantation des choux. Elle consiste à se servir du *rayonneur*, et du *plautoir*. Avec le *rayonneur*, on trace des lignes droites, parallèles et également distantes de 20 à 30 pouces les unes des autres, selon le

développement que prendra la variété cultivée. A défaut du *rayonneur*, on se servira d'un long cordeau, mais la besogne se fera un peu plus lentement.

Cette opération préliminaire étant terminée, on procède au travail de la *transplantation* proprement dite. Pour cela trois personnes sont nécessaires si l'on veut que la besogne marche bon train. Toutes trois se mettent sur une même ligne. La première reçoit les plants aussitôt qu'ils sont arrachés de la pépinière, elle les prépare à être transplantés, en coupant l'extrémité de leur racine pour que celle-ci ne se courbe pas dans le trou du plan-

toir ; après quoi, elle couche chaque plant à l'endroit, qu'il doit occuper sur la ligne. La seconde personne relève le plant de la main gauche, tandis que de la main droite, armée d'un plantoir, elle fait un trou dans la terre ; dans ce trou, elle introduit la racine du plant sans la courber. Pendant le court moment que cette dernière personne met à retirer son plantoir et à placer le plant dans le trou, la troisième, placée en face de la précédente tenant au bras un panier plein d'un engrais en poudre convenable, jette dans le trou une pincée de cet engrais qui arrive au fond, en même temps que le plant. Enfin la seconde personne toujours avec son plantoir pratique un trou à côté du plant, et, par un tour de main tout particulier, fixe en terre le bout de la racine et son collet.

“ Il y a, dit un praticien, tout un art dans ce dernier coup de plantoir que je recommanderai à tous ceux qui ont des plantations à faire ; car souvent c'est de lui que dépend la réussite de la récolte ; et cela est tellement vrai que, dans une plantation faite dans la même journée, nous avons souvent reconnu à la quantité de plants morts qu'elles portaient, les lignes plantées, par une main étrangère et inexpérimentée. Il faut, dans cet exercice, que la pointe du plantoir arrive instinctivement à la pointe de la racine du plant, et que celle-ci éprouve alors une pression de la terre du fond, en même temps que, par un revers de la main, la même pression se fait sentir au collet de la plante. Par cette double manœuvre le plant est si bien enveloppé de terre, qu'il est à l'abri de l'air ambiant, et il ne tarde pas à prendre racine. Parmi les ouvriers ordinaires de la campagne, il n'y a guère que les jardiniers qui savent donner un vrai coup de plantoir avec la dextérité et la promptitude nécessaires ; car il faut aussi que l'ouvrage marche vite, autrement la dépense devient considérable, lorsqu'on a des transplantations étendues à faire. Dans ce cas, on met dans les commencements un bon jardinier à la tête des travailleurs, et bientôt les plus jeunes parviennent à attraper le tour de main classique ; il est des hommes âgés qui, malgré toute la bonne volonté possible, n'y peuvent réussir. ”

“ Pour apprécier nos travaux de plantation, dit encore notre praticien, j'ai fait souvent compter le nombre de plants mis en place dans un temps donné : il est résulté de ces calculs que les trois personnes dont j'ai parlé, repiquent ensemble 9,000 plants en moyenne par journée de neuf heures de travail. Si elles marchaient séparément, elles n'en repiqueraient probablement que 2,000 chacune. ”

L'engrais en poudre que l'on met avec le plant dans le trou du plantoir doit être choisi parmi les matières fertilisantes qui conviennent les mieux aux choux ; aussi la connaissance de la composition chimique de cette plante, nous est-elle ici d'un grand secours. Cette composition nous montre beaucoup de potasse, de chaux, de phosphates, etc ; par conséquent les os par leur phosphate de chaux, les cendres vives par leur potasse, les cendres lessivées par leurs phosphates, le noir des raffineries, la poudre de terre par les mêmes substances conviendront parfaitement à augmenter d'une manière notable la force de végétation de la plante.

La manière de transplanter les choux que nous venons de donner est la plus économique et la plus sûre ; mais il arrive quelquefois que les pluies nous retardent et que les plants deviennent d'une longueur démesurée ; alors il faut changer de méthode, et employer la pioche avec laquelle on fait des fosses d'une profondeur considérable pour que la racine du plant ne s'y trouve pas repliée sur elle-même. Ce mode d'opérer bien exécuté, réussit aussi bien que le premier ; mais il est beaucoup plus lent et partant plus coûteux.

Si l'on a effectué la transplantation avec tous les soins que nous venons de voir, la reprise du plant est presque assurée ; cependant il est des années si défavorables, qu'en dépit de toutes

les précautions, le succès est longtemps incertain ; dans ce cas, un ou deux arrosages, donnés le lendemain ou le surlendemain du repiquage, hâteront la reprise du plant : en donnant de la fraîcheur à la plante et en tassant la terre contre les racines.

Soins à donner aux choux pendant la végétation. — Ces soins consistent en sarclages et rechaussages souvent répétés. Plus le terrain sera remué, nettoyé, plus le rendement des choux sera considérable. Il n'est pas nécessaire d'attendre que le champ soit chargé de mauvaises herbes pour le remuer.

Le champ que l'on vient de planter est durci beaucoup par le piétinement des personnes chargées du repiquage. Aussitôt que l'on remarquera la reprise du plant, on fera passer la houe à cheval entre les rangs, lors même que les mauvaises herbes n'auraient pas poussé. Cette première opération détruit l'adhérence de la terre, l'empêche de se dessécher, attire l'humidité atmosphérique et prépare le sol pour les travaux suivants.

Environ trois semaines après, suivant le développement des mauvaises herbes, on fait un second sarclage à la houe à cheval, puis quelque temps après un troisième, si le nettoyage du terrain l'exige. Il faut remarquer que la houe à cheval ne sarcle qu'entre les rangs, et qu'elle ne touche pas aux mauvaises herbes qui croissent sur les lignes, entre les pieds ; pour prévenir le développement de ces plantes nuisibles, après chaque passage de l'instrument, des femmes et des enfants armés de grattes coupent ou arrachent toutes les mauvaises herbes que n'a pu atteindre la houe à cheval.

Les dépenses qu'entraînent les sarclages pourraient arrêter le cultivateur craintif et lui faire négliger des opérations importantes et nécessaires au succès de la culture. Nous allons voir que ces opérations peuvent être exécutées en toute sûreté.

D'abord, la pratique a remarqué qu'après chaque sarclage, les plantes prenaient une nouvelle activité de développement. Puis, l'opération marche très-rapidement ; ainsi dans une journée de neuf heures de travail on peut sarcler facilement quatre arpents et demi et quelquefois six arpents. Ce qui fait qu'en fin de compte la dépense est légère comparée aux résultats qu'on en obtient.

La seule règle à laquelle nous soyons tenus dans ces travaux, c'est de ne jamais permettre à la terre de se durcir ni aux mauvaises herbes de prendre trop de développement ; parce qu'alors les travaux subséquents deviendraient d'une exécution difficile.

Il arrive cependant que, malgré toutes les précautions, des pluies battantes viennent durcir le sol et former à sa surface une croûte résistante qui emprisonne le collet de la plante et la retarde dans son accroissement. Briser cette croûte au plus vite est le seul moyen d'empêcher ce retard ; mais avec la houe à cheval ordinaire on court risque de briser les végétaux en même temps qu'on pulvérise la croûte ; dans ce cas, le remède serait pire que le mal. On y obvie en remplaçant les dents de la houe par des dents de herse, et on herse énergiquement entre les lignes sans aucune crainte ; après quoi, on reprend les dents ordinaires, de la houe à cheval.

On ne devra exécuter le sarclage et l'ameublissement du sol que par un temps sec et chaud, car c'est sous l'influence d'une température sèche et élevée qu'on parvient plus facilement à son but et qu'on en obtient le plus d'avantages.

Enfin un seul rechaussage suffit et encore doit-il être léger pour nos choux pommés ordinaires. Pour cela, on attend que les feuilles commencent à couvrir le sol et que les plantes soient au tiers environ de leur développement. Ce rechaussage se donne à la charrue à deux oreilles.

Dans notre pratique, on donne ordinairement trois rechaussages à la gratte ; mais il serait plus économique et tout aussi avantageux de substituer deux sarclages à deux rechaussages et se contenter d'un seul rechaussage.

REVUE DE LA SEMAINE

L'année 1868 touche à sa fin; encore quelques heures et elle sera tout entière dans les linceuls du passé. Dieu a vu, pesé et jugé toutes les œuvres qui se sont accomplies pendant son cours, et lui seul nous en donnera le véritable bilan au grand jour des manifestations et des rétributions. En attendant, les hommes dissertent à qui mieux mieux, essayant de déterminer la part exacte qui lui revient en bien et en mal, en progrès et en décadence. Mais, par malheur, la plupart d'entre eux ont la vue courte; ils ne voient que la surface des choses, et encore est-il bon nombre d'objets qu'ils ne voient pas, qu'ils ne veulent pas voir ou qu'ils voient mal. De là, grande variété dans leurs appréciations, et aussi quantité d'appréciations fausses. Cependant, il est bon de jeter ainsi un regard sur l'année que le temps emporte. La société, comme les individus, a besoin de faire son examen de conscience, et si elle le faisait mieux et plus souvent, elle s'en porterait inoins mal.

On peut dire, sans crainte aucune de se tromper, qu'il n'y a de vraiment bon, excellent et durable, dans ce que nous laisse l'année 1868, que ce qui a été inspiré par le désir de plaire à Dieu et de procurer sa gloire. Le reste, c'est-à-dire tout ce qui porte le cachet de l'orgueil, de l'égoïsme, de n'importe quelle autre mauvaise passion, est de la paille qui devra passer par le feu.

Disons d'abord que, quant à nous, nous avons certainement lieu de nous réjouir: pour le Canada, 1868 sera marqué en lettres d'or au cadran de l'histoire. On ne cessera de redire avec admiration que, dans l'élite de notre jeunesse, nous avons offert pour la défense de l'Eglise, le plus pur de notre sang; que le dévouement de nos zouaves est quelque chose de si héroïque qu'il a été salué avec enthousiasme par toute l'Europe. A cette offrande du sang est venu se mêler l'encens des plus ferventes prières: nos premiers pasteurs se sont, pour la quatrième fois, réunis en concile; ils ont invoqué la miséricorde divine sur nous et fait les réglemens les plus sages en vue de nos intérêts spirituels, les seuls véritables. Ajoutons que la charité a opéré des merveilles parmi nous, et pour l'œuvre si sainte de zouaves canadiens, et pour le soulagement des misères de l'Algérie et de celles des pauvres colons de la Rivière-Rouge. Ayons confiance, Dieu nous bénira.

Politiquement et matériellement parlant, 1868 sera encore une époque remarquable pour le Canada. Il a vu s'inaugurer et fonctionner notre nouveau système de gouvernement, se poursuivre avec succès d'importantes négociations relativement au territoire du Nord-Ouest, décider la construction du chemin de fer intercolonial et prendre des mesures efficaces pour sa prochaine confection, enfin la colonisation et l'agriculture devenues plus que jamais l'objet d'une attention toute particulière.

Un point noir, l'attitude un peu révolutionnaire qu'a prise la Nouvelle-Ecosse, et une tache de sang, le meurtre du regretté M. McGee, obscurcissent ce riant tableau.

Si maintenant nous tournons nos regards vers la vieille Europe, nous voyons Pie IX toujours calme et confiant en la Providence, malgré mille bruits de tempête. Il a convoqué un concile œcuménique dans le but de sauver par un dernier effort le monde actuel qui court à l'abîme. Il a eu la douleur de voir la Pologne rayée du nombre des nations par un ukase de l'autocrate Russe, l'Autriche déchirer le concordat et par là renoncer à son beau titre de puissance chrétienne, l'Espagne renverser le trône d'Isabelle, fermer les couvents, démolir les Eglises, persécuter les Jésuites et tomber en un mot en complète révolution. D'un autre côté, son cœur si paternel s'est réjoui du grand mouvement religieux qui se produit en Angleterre, des nombreuses conversions qui s'y opèrent, et de la noble victoire

que vient de remporter M. Gladstone pour avoir écrit sur son drapeau: *Il est temps de rendre justice à la catholique Irlande.*

Disons enfin que la crise morale que nous traversons a eu, pour échos les plus terribles convulsions de la nature; plus des trois-quarts du globe ont été fortement secoués par des tremblements de terre, tels que l'histoire n'en a pas encore enregistrés de semblables.

Que nos lecteurs veuillent bien maintenant agréer nos plus sincères remerciements pour l'encouragement qu'ils nous ont donné pendant cette année qui finit, de même que nos meilleurs souhaits à l'occasion de celle qui s'ouvre devant nous. Qu'ils vivent en paix avec le Seigneur, et qu'en retour leurs familles et leurs champs soient bénis.

Peu de chose à noter depuis notre dernière *Revue*. On a refusé un second procès à Whelan dont l'exécution a été fixée au 29 courant. Depuis lors, un nouveau sursis a été accordé au prisonnier. Sa cause sera portée devant la cour d'Erreur et d'Appel; composée des dix juges du Haut-Canada.

On donne comme assez probable la formation prochaine d'un nouveau diocèse dans les cantons de l'Est. Le nouvel évêque aurait son siège à Shebrooke.

On vient de nous passer un numéro de la sale et dégoûtante guenille de M. Buies, guenille qui a nom *la Lanterne*, quoiqu'elle n'ait pas reçu le baptême. M. Buies fait de gigantesques efforts pour effacer en lui le signe sacré et indélébile que lui a imprimé ce sacrement; à l'influence duquel il a soustrait sa progéniture. Ce qu'il ambitionne passionnément, c'est de devenir tout-à-fait semblable à la brute; en conséquence de ses goûts dépravés, il tente de salir de sa bave immonde ceux qui aspirent à ressembler aux anges. Que M. Buies prenne patience: s'il a quelque jour la bonne fortune de tomber à quatre pattes, il gardera cette position qu'il affectionne tant. Rien ne saurait nous surprendre dans les faits et gestes de M. Buies: c'est une tête sans cervelle; il a été rebelle à toute bonne éducation.

Mais laissons là le malpropre M. Buies et ses malpropretés, puis parlons d'autres choses. Les dévoués rédacteurs du *Catholique*, excellente Revue, fondée à Bruxelles, il y a deux ans, ont voulu soumettre leur œuvre au jugement du Souverain Pontife. Ils ont donc fait présenter à Sa Sainteté la collection de leur Revue, en même temps qu'une adresse dans laquelle ils déclarent n'avoir voulu et ne vouloir encore que faire connaître, respecter et aimer les enseignements du St.-Siège. Ils ajoutent qu'ils ont été en butte à de nombreuses contradictions venant non seulement de la part des ennemis de notre foi, mais même de catholiques sincèrement attachés à la religion. Ces catholiques ont traité les rédacteurs de la Revue de brouillons, d'exagérés, d'hommes qui troublent la paix et font tort à la cause du bien, parce qu'ils ne ménagent pas assez leurs adversaires et ne prennent pas pour les combattre ces procédés indirects, qu'on regarde comme un miel propre à adoucir toutes les amertumes et à tout concilier.

Pie IX a répondu aux rédacteurs du *Catholique* par un Bref en date du 4 novembre dernier. Nous ne pouvons que donner des extraits de cette admirable pièce: elle commence ainsi:

« Des opinions équivoques et captieuses ont été introduites il y a longtemps par une fausse philosophie et propagées par les charmes trompeurs de la liberté. Répandues davantage et fortifiées par une suite continue d'événements désordonnés, elles n'ont pas seulement ouvert à l'impunité et à la révolte une large voie, mais, ce qui n'est peut-être pas moins affligeant, elles ont envahi aussi un grand nombre d'esprits pieux..... »

“ Ils savent cependant que ces opinions ont été souvent réprouvées par nos prédécesseurs, et frappées par Nous d'une condamnation plus claire encore; mais, pleins de complaisance pour leur sens propre, ils estimant que les enseignements Apostoliques sont susceptibles d'une plus large interprétation, et jugeant que ces opinions, restreintes à des limites déterminées, ne répugnent nullement à la saine doctrine, ils proclament encore qu'en soi elles sont inoffensives, qu'elles sont même utiles.”

Que de réflexions nous aurions à faire ici si nous avions assez d'espace! Oui, les jours que nous traversons sont exceptionnellement malheureux, puisque, comme le déclare avec douleur le Saint-Père, l'erreur, adroitement déguisée, se fait accepter, chérir et défendre par un grand nombre d'esprits pieux. Qu'on veuille bien remarquer ces derniers mots: ils signalent un grand danger, un immense péril. L'erreur n'est plus seulement prêchée aujourd'hui par des ennemis déclarés, mais ce qui augmente bien davantage la force de la séduction, par des frères et des frères que recommandent leur piété et leur dévouement à la cause de la religion. Le plus triste en cela, c'est l'invincible attachement de ces esprits pieux à leur sens propre, car, comme parle encore Pie IX, ils vont jusqu'à interpréter largement les enseignements Apostoliques pour se donner raison. Ah! puissent surtout les écrivains attachés à la rédaction du *Correspondant* de Paris, puissent le comte de Montalembert, M. de Falloux et tant d'autres comprendre ce que dit ici le Souverain Pontife et abjurer leur funeste libéralisme.

Il avait bien compris les tendances de notre siècle, et vu d'avance ce que nous voyons se réaliser aujourd'hui le prêtre éminemment distingué qui, en 1844, écrivait ces remarquables paroles:

“ Veillez. Beaucoup ne surent pas discerner les signes précurseurs de la ruine de Jérusalem; il en sera de même à la fin des temps. L'empire antichrétien se formera sans que la plupart y prennent garde. L'horrible tyran qui doit en être le chef sera sur le trône, et beaucoup ne le reconnaîtront pas pour ce qu'il est... Il trompera, il séduira la multitude. Les âmes mêmes se laisseraient surprendre à ses prestiges, si des lumières et des forces toutes particulières ne leur étaient assurées d'en haut.

“ Veillez; car il aura de nombreux précurseurs qui lui prépareront les voies en répandant partout l'esprit antichrétien qu'il doit résumer en lui, et qui sera le secret de sa puissance. Veillez; car cette terrible préparation est déjà commencée. La charité va se refroidissant; l'égoïsme domine. La foi chancelle, elle s'éteint dans un grand nombre: on ne sait plus ce qu'il faut croire; on ne croit plus à rien, même à la vertu. Toutes les idées se faussent, tous les esprits se troublent, tous les courages s'amollissent. L'antichristianisme est dans l'air....

“ Veillez donc; car les faux prophètes, qui ont soufflé cet esprit sur le monde, continuent de le répandre....

“ Si vous leur dites qu'ils ne sont pas chrétiens, cette parole paraîtra les indigner; ils protesteront de leur amour sincère pour la religion.... Ils soutiendront que leurs maximes ne sont pas précisément contraires aux dogmes évangéliques.— Dans tous les cas, diront-ils, la raison a des droits; et ces droits ne doivent être sacrifiés à aucuns respects, attendu qu'ils viennent de Dieu; la religion doit s'accommoder aux temps. Avant tout, l'esprit du christianisme est un esprit de tolérance et de paix; la bonne harmonie demande que chacun fasse des concessions; rien ne serait plus contraire au triomphe si désiré du christianisme, que l'exigence rigoureuse de ses droits et l'immobilité dans laquelle on voudrait le retenir au milieu du mouvement général.”

Nous en sommes bien évidemment rendus là aujourd'hui: nos libéraux ne tiennent pas un autre langage.

Pie IX dit encore aux rédacteurs du *Catholique*:

“ Nous vous félicitons de ce que, sans vous laisser abattre, vous souteniez un combat déjà long, dans lequel il faut lutter non seulement contre l'ennemi, mais encore et souvent contre des frères.”

Ces paroles du successeur de Pierre sont bien faites pour consoler et encourager les nobles écrivains qui se sont dévoués à la défense des intérêts de Dieu et de l'Eglise. Pie IX les félicite d'avoir soutenu vaillamment la lutte contre des frères. Cependant, que ces luttes contre des frères, contre des catholiques ont fait jeter de cris et provoqué d'anathèmes de la part de ceux qui sont pour les ménagements, les adoucissements, la conciliation quand même. Tout dernièrement encore, un curé de France, écrivant à M. Ls. Veillot, se félicitait de ne pas lire l'*Univers* et lui reprochait de mettre la division parmi les catholiques. Il terminait ainsi: “ Polémistes religieux, n'avez-vous donc pas assez des ennemis de la religion à combattre, sans vous faire ainsi la guerre les uns aux autres. Ce conseil vous a été donné par des voix plus autorisées que la mienne, quand donc sera-t-il entendu?”

C'est ainsi que parle une sagesse un peu trop humaine; mais Pie IX, dont la voix est la plus autorisée de toutes, ne donne pas de ces sortes de conseils. Il déplore, il est vrai, que les polémistes religieux soient dans la dure nécessité de lutter contre leurs frères, mais loin de leur en faire un crime, de leur adresser même le moindre reproche à ce sujet, il les félicite d'avoir été assez courageux pour tenir bon et ne point se laisser abattre dans ces luttes, qui sont les plus pénibles de toutes. La vérité, voilà ce qu'il faut aimer et défendre avant tout: périsse le monde plutôt que d'en laisser perdre la plus légère parcelle.

Ce Bref de Pie IX est encore la réponse la plus magnifique et la plus concluante qu'on puisse opposer à toutes les injustes attaques, dirigées contre M. Ls. Veillot et son œuvre, l'*Univers*. Car en effet, le *Catholique* se fait gloire d'être en tout le fidèle écho de l'*Univers* et de marcher dans les sentiers qu'il a battus.

Progrès de Lévis

C'est avec plaisir que nous lisons sur le *Journal de Québec* que le *Progrès de Lévis* reparaitra le 2 janvier prochain. De nombreux et distingués amis se sont fait inscrire comme devant en être les premiers patrons, entr'autres M. Déziel, curé de Lévis, M. Routhier, curé de St. Joseph de Lévis, M. Sax, curé de St. Romuald et l'honorable orateur de l'Assemblée législative de la province de Québec. Sous un patronage aussi honorable, le *Progrès de Lévis* peut assurément compter sur un plein succès et une longue vie. Nous formons pour lui les meilleurs souhaits.

⚡ Nous avertissons nos abonnés de ne pas s'inquiéter au sujet de la nouvelle loi postale qui devient en force le premier janvier 1869. Nous avons pris des mesures à ce sujet qui exemptent nos lecteurs de tout frais de transport comme par le passé. Les frais, s'il y en a, seront à notre charge seulement.

La publication du “ Rapport des Directeurs de la Société d'Agriculture du Comté de Temiscouata ” est remise au prochain numéro, faute d'espace.

Petite chronique agricole

Vendredi et samedi de la semaine dernière ont été remarquablement froids. Dimanche le temps s'est radouci. Lundi et mardi il a un peu neigé, mais la température continue d'être agréable, et promet de favoriser les visites amicales qu'ont coutume de se faire nos bonnes familles canadiennes à l'occasion du renouvellement de l'année. Nos soirées sont actuellement magnifiques. Les quelques nuages errants que l'on voit ci et là dans le cours de la journée se dissipent vers le soir et la voûte du ciel se montre parsemée d'étoiles brillantes; et pour ajouter un nouveau charme à ce spectacle, la lune vient répandre une douce lumière sur le blanc manteau de neige qui recouvre la terre.

En résumé le mois de décembre a été beau. C'est à peine si nous avons eu trois à quatre jours de gros temps. La température a été assez égale.

« Le jour de Noël, dit le *Journal de Québec* du 26 courant, la glace s'est arrêtée vis-à-vis le Cap-Rouge, et ne s'est remise en mouvement que vers 6 heures hier au soir, en sorte qu'on la croyait fixée définitivement. Pendant que la glace était arrêtée ainsi, le fleuve devant la ville était libre, et on le traversait comme en été. »

Le même journal nous dit que le pont est pris vis-à-vis l'Isle d'Orléans, et que quatre jeunes gens qui l'ont traversé rapportent qu'il est déjà très-solide. Les voitures ne tarderont pas sans doute d'y passer.

On voit que le *Moniteur Acadien* du 18 décembre que le froid a été assez fort pour former une glace épaisse sur la baie de Shédiac, ce qui permet aux voitures de la traverser en tous sens au gré des promeneurs.

M. Préfontaine, de Durham, vient de vendre une paire de chevaux noirs, pesant plus de 1500 lbs. chaque, à M. Victor Hudon de Montréal, pour la somme de \$400 en or.

Un seul marchand d'Arthabaska a donné \$1200 pour l'achat de bois carré dans l'espace de cinq jours, la semaine dernière. On peut juger de l'importance de ce commerce dans les cantons de l'Est.

RECETTES AGRICOLES

Maladie des yeux de l'espèce bovine

Nous lisons dans la *Gazette des Campagnes* de Paris :

Monsieur le Rédacteur, en réponse à une demande insérée dans la *Gazette* du 21 novembre, j'ai hâte de vous faire connaître un remède simple, mais d'une efficacité éprouvée, contre la maladie des yeux de l'espèce bovine :

1o. Lorsque l'écoulement des yeux est peu considérable, il suffit de les laver, toutes les heures, avec la composition suivante : une once de vinaigre de Saturne étendu d'un demiard ordinaire. La guérison se fait rarement attendre ;

2o. Quand le mal est déjà avancé, on commence par débarrasser, chaque matin, les paupières de la chassie, avec une éponge trempée dans du lait tiède, et on les lave trois ou quatre fois par jour, en prenant quatre grammes (un gros) de sel blanc que l'on peut se procurer dans les pharmacies, dissous dans un demiard d'eau. — Frère M. BERNARD.

Moyen de soulager ceux qui ont le malheur de se geler un membre

Voici la recette que nous donne le *Pionnier de Sherbrooke* :

Faites bouillir de la lessive jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour être douce au toucher. Laissez-la reposer, coulez-la et jetez une bonne poignée de sel dans chaque pinte de cette lessive, et mélangez le tout. Faites-en l'application aussi chaude que possible, une couple de fois, en tenant le membre gelé submergé dans cette lessive une heure ou deux.

FUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

I

Aventure dans une forêt.

Notre histoire s'ouvre au mois de juillet. Le temps avait été, toute la journée, excessivement chaud et lourd; les rayons obliques du soleil, dont le disque disparaissait derrière la montagne, à l'horizon, s'effaçaient graduellement devant les grandes ombres de la nuit.

Un voyageur, monté sur un cheval robuste, suivait lentement les bords d'une vaste forêt située dans les provinces de la Prusse rhénane. En voyant les feuilles des arbres prendre une teinte de plus en plus sombre, il accéléra le pas de sa monture, car il avait hâte d'arriver à sa destination. Un silence profond, solennel, régnait dans toute la nature; et il n'y avait d'autre bruit que celui que faisaient les oiseaux de nuit en volant à travers les branches des arbres. Toutefois, de temps à autre, le cri d'un hibou retentissait dans l'air ou le hurlement lointain d'un loup faisait tressaillir le cheval du voyageur, que celui-ci rassurait en le caressant de la main. Bientôt les arbres prirent des formes fantastiques, et les gros chênes dont les ombres enveloppaient le cheval et le cavalier ressemblèrent à des spectres de taille colossale, étendant leurs bras puissants pour saisir leur victime.

Mais notre voyageur était peu accessible aux terreurs superstitieuses.

Il avançait tranquillement sans rien redouter. Sa taille moyenne, mais admirablement prise, indiquait une grande force physique; elle était gracieuse et admirable de proportions. Son air était noble et digne; et s'il y avait un peu de hauteur dans la courbe de sa lèvre supérieure, on se sentait, en revanche, spontanément attiré vers lui, tant il y avait de bonté, de bienveillance et de dévouement chevaleresque dans son sourire et dans chacun de ses traits. Ses yeux bleus, qu'ombrageaient de longs sourcils soyeux comme ceux d'une femme, brillaient d'intelligence et de générosité. Une petite moustache brune ombrageait sa lèvre supérieure.

Il devait avoir vingt-cinq ans au plus. Sa mise, quoique riche, était simple et sans aucune prétention. Un poignard et une épée étaient passés dans sa ceinture.

Evidemment notre voyageur était complètement étranger au pays qu'il parcourait, car, parfois, il arrêtait son cheval, et jetait autour de lui un regard interrogateur.

Puis, faisant sentir l'éperon à son cheval, il reprenait sa course. D'ailleurs, pas une maison où il put obtenir un guide pour le conduire ou un abri pour reposer jusqu'au lendemain matin; aucune lumière n'apparaissait à travers l'obscurité; et la lune qui se leva majestueusement au-dessus des arbres, le trouva poursuivant toujours sa route qui semblait n'avoir pas de fin.

Soudain, un cri perçant partit de l'intérieur de la forêt, et fut aussitôt suivi de voix d'hommes échangeant entre eux des observations que l'éloignement ne permettait pas de saisir. Puis, un autre cri se fit entendre, plus étouffé, comme si une main se fut placée sur la bouche de celui ou de celle qui l'avait proféré; et enfin, il y eut comme une lutte au milieu des arbres, près de l'endroit où le voyageur s'était brusquement arrêté au premier cri d'alarme. S'élançant à terre, attacher son cheval par la bride aux branches d'un arbuste, fut pour notre voyageur l'affaire d'un moment; et, tirant son épée du fourreau, il se précipita, à travers les fourrés dans la direction d'où étaient venus les cris. Au bout de quelques minutes, il entendit un bruissement dans le feuillage, et le craquement des branches à une courte distance. Il hâta le pas, et bientôt il se trouva en face de trois hommes qui emportaient une femme évanouie.

Les rayons de la lune pénétraient suffisamment dans les fourrés pour que le voyageur put, d'un coup-d'œil, comprendre ce qui se passait; et, d'un autre côté, le bruit de ses pas, étouffé par celui que faisaient les ravisseurs, n'avait point été entendu. Sans un moment d'hésitation, il se jeta sur le premier des trois hommes, et le renversa violemment à terre où il resta mort ou étourdi; le second poussa aussitôt une exclamation de terreur; et, laissant tomber son fardeau, se plongea dans les profondeurs de la forêt, où il disparut, s'imaginant, sans doute, avoir affaire à un nombre

considérable d'adversaires.

Tout cela s'était accompli en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, et le troisième individu, maudissant la lâcheté de son compagnon, tira son épée, et se précipita sur le voyageur. Mais celui-ci était prêt à le recevoir : les fers se croisèrent et grinçèrent l'un contre l'autre.

Notre voyageur, toutefois, avait un désavantage ; les rayons de la lune tombaient droit sur lui, permettant ainsi à son adversaire de deviner chacun de ses mouvements et chacune de ses feintes, tandis que son ennemi, ombragé par les arbres, ne lui présentait qu'une forme mal définie, dont il était impossible de suivre le mode d'attaque et de défense. Néanmoins, notre voyageur, aussi habile à tenir son arme qu'il était calme et brave dans le combat, sut non-seulement éviter les coups et parer les attaques, mais réussit même à désarmer son ennemi. Par une manœuvre adroite, il lui fit sauter l'épée des mains ; et aussitôt le vaincu prit la fuite, et échappa de la sorte au châtiement.

Resté maître du champ de bataille, le voyageur remit son épée au fourreau, et souleva dans ses bras la femme, qui était toujours dans un profond évanouissement. Un instant, il craignit que la vie ne fut éteinte en elle. Mais, plaçant la main sur son cœur, il le sentit battre faiblement ; au même moment, ses lèvres s'agitèrent doucement, et, à la clarté de la lune qui se dégagait d'un nuage, il put examiner son visage.

Jamais il n'avait contemplé de traits aussi angéliques, aussi beaux, dans leur pâleur de marbre. Les vêtements de cette jeune fille indiquaient qu'elle appartenait à une classe peu élevée.

Mais que faire pour la rappeler à la vie ? Où chercher de l'eau pour en humecter son front d'albâtre ? le voyageur, plein d'anxiété, et craignant de la voir mourir avant de lui avoir procuré du secours, porta les yeux autour de lui, et fouilla de son regard d'aigle tous les recoins de la forêt.

Soudain il aperçut une lumière. Il trembla que ce ne fut une illusion de ses yeux égarés ; mais non, c'était bien une lumière qui brillait à travers la croisée d'une chambre.

Ranimé par l'espérance, et oubliant l'individu qu'il avait renversé et qui était toujours là gisant à terre, notre voyageur se dirigea avec son fardeau du côté de la clarté, qui devenait de plus en plus forte à mesure qu'il en approchait.

En cinq minutes, il arriva à une habitation d'assez belle apparence, occupant un espace découvert dans la forêt. Il frappa rudement à la porte. Une vieille femme vint aussitôt lui ouvrir et laissa échapper une exclamation de terreur en apercevant, à la lueur de la lampe qu'elle tenait à la main, le visage inanime de la jeune fille.

L'étranger reconnut instantanément à sa manière que celle qu'il avait sauvée était de la maison, ou qu'au moins elle y était bien connue.

Oh ! Gaspard, dans quel état est notre pauvre Blanche ! s'écria la femme en joignant les mains. Au nom du Ciel ! est-ce qu'elle est morte, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix pleine d'angoisse et trahissant une inquiétude presque maternelle.

Non ; elle reprendra connaissance si on lui donne les secours dont elle a besoin, répondit l'étranger en pénétrant dans l'habitation.

Un homme à l'esprit bienveillant, et qui paraissait avoir une cinquantaine d'années, sortit d'une pièce située au fond et s'avança à sa rencontre.

Lui et sa femme embrassèrent tour à tour la jeune Blanche, qui commença alors à donner signe de vie, et ils la portèrent dans l'appartement intérieur que nous venons de mentionner. Durant leur absence de quelques instants, le voyageur jeta les yeux autour de la chambre où on l'avait laissé. Tout indiquait qu'il régnait dans cette demeure le confortable, l'aisance, et la plus scrupuleuse propreté. Les quartiers de daim, suspendus au plafond, prouvaient que le gibier de la forêt fournissait aux habitants de la chaumière pour leur table une nourriture saine et abondante.

Au bout de quelques minutes, l'homme qu'on avait appelé Gaspard revint et annonça que Blanche reprenait connaissance, mais qu'elle était encore incapable de rendre compte de ce qui lui était arrivé.

Le voyageur raconta tout ce qu'il savait de son aventure, et la part qu'il y avait prise. Gaspard lui exprima sa reconnaissance

dans les termes les plus chaleureux.

Je présume que cette charmante Blanche est votre fille ? dit l'étranger.

Elle n'est pas notre enfant, monsieur, répondit le paysan ; mais nous l'aimons comme si elle était à nous. Il y a une demi-heure, elle est sortie pour remplir une cruche à la fontaine voisine, et ces misérables, contre lesquels vous l'avez si bien protégée, voulaient sans doute l'enlever. Nous nous inquiétions de son absence prolongée, et je prenais une arme pour aller à sa recherche, lorsque vous nous l'avez ramenée. En son nom et au nôtre, je vous remercie de mes plus sincères remerciements.

— Soupçonnez-vous quels sont ces lâches ?

— Pas le moins du monde, répondit Gaspard. Mais quand Blanche pourra s'expliquer, j'espère qu'elle nous renseignera. Quelque pauvre que soit notre hospitalité, vous plairait-il, monsieur de l'accepter ?

— Avant de répondre à une proposition faite si honnêtement, répliqua l'étranger, je désirerais savoir à quelle distance je suis du château de Rotemberg.

— Une lieue au plus. Le chemin qui borde la forêt dans cette direction, continua Gaspard en indiquant la route de la main, conduit à l'entrée du château.

— Et, dites-moi, reprit le voyageur, le baron de Rotemberg est-il bien passé dans ce district ? J'imagine que vous êtes un de ses serviteurs.

— Non monsieur, déclara Gaspard, cette forêt appartient au bon et excellent comte de Schonwald, dont le château est situé à environ trois lieues à l'ouest de la chaumière. Je suis son garde-forestier, et vous pouvez juger, ajouta-t-il, en promenant ses regards complaisamment autour de la chambre, que je sers un maître généreux.

— Oui, j'ai entendu dire beaucoup de bien du comte de Schonwald, fit le voyageur ; mais le baron de Rotemberg n'a pas, je crois, une aussi bonne réputation ?

— A parler franc, monsieur, répliqua le garde forestier, je ne connais aucune accusation qu'on puisse porter contre le baron de Rotemberg. Les premiers le dépeignent comme un homme cruel, sévère et tyrannique ; et il court beaucoup d'histoires sur son compte. On va jusqu'à dire qu'on voit des choses étranges et qu'on entend des bruits surnaturels dans le château, et il est vrai d'ajouter que l'aile droite de l'édifice est restée fermée depuis de longues années, depuis aussi longtemps que je me souviens, et j'ai toujours vécu dans ce pays depuis mon enfance. Mais si vous me demandez de vous citer un crime ou une mauvaise action dont le baron se soit rendu coupable, je vous dirai sans hésitation que je n'en connais pas.

— Vous vous exprimez en honnête homme, s'écria l'étranger, qui, dans la franchise de sa généreuse nature, était charmé de l'air de loyauté du garde ; est-ce que le baron n'a pas un fils ?

— Oui, Rodolphe, un jeune homme d'environ vingt-un ans, reprit Gaspard. C'est un garçon un peu évaporé, quelques-uns disent même méchant, mais je n'ai jamais eu sujet de me plaindre de lui. Il est vrai qu'il n'a pas de contrôle sur moi ; mais, avec la permission de mon noble maître, il chasse dans ce bois, ce qui m'a donné occasion de le voir. S'il est un peu étourdi et mauvaise tête, cela tient peut-être à ce qu'il n'a jamais reçu les soins d'une mère.

— Un paysan chez lequel je me suis arrêté m'a dit que la femme du baron était morte soudainement, et d'une façon mystérieuse, il y a une vingtaine d'années, observa le voyageur.

— Il y eut, en effet, dans le temps, d'étranges versions qui coururent à ce sujet, répliqua Gaspard, mais je ne saurais dire ce qu'elles avaient de fondé. Les gens secouaient la tête d'un air mystérieux, et se causaient à l'oreille ; mais s'il y avait eu réellement un crime de commis, le comte de Schonwald ne l'aurait pas supporté tranquillement, car la baronne de Rotemberg était sa sœur.

— Je vois que vous n'êtes pas de ceux qui pensent mal d'un homme, sans avoir des preuves positives, remarqua le voyageur. Mais, ajouta-t-il, tandis que je suis ici à causer, mon cheval, que j'ai blessé sur sa route, s'impatiente probablement. Pour ce qui est de l'hospitalité que vous m'avez offerte, ai-je courtoisement je suis forcé de la refuser, pour cette fois. Je me rends à Prague, où il faut que je sois en trois jours ; et, cette nuit, je me propose

de dormir sous le toit du baron de Rotemberg. Dans quelques semaines, je repasserai par ici, et je vous promets de m'arrêter chez vous une heure ou deux, pour renouveler connaissance.

— Et alors, répondit le garde, j'espère que notre fille adoptive pourra vous remercier elle-même de l'immense service que vous lui avez rendu ce soir. Le voyageur dit adieu à Gaspard, et s'enfonça de nouveau dans la forêt.

Se rappelant la direction qu'il avait suivie en apportant la jeune fille à la chaumière, il n'eut aucune difficulté à trouver son chemin. En passant sur la scène du combat, il pensa à celui des hommes qu'il avait couché par terre ; il le cherche, mais inutilement. Il en conclut que le misérable n'était qu'étourdi, et qu'ayant repris connaissance, il s'était enfuit. L'étranger se hâta de regagner la route, où son cheval s'amusa à brouter l'herbe du fossé ; et, montant en selle, il poursuivit son chemin du côté de Rotemberg.

II

Comment l'étranger fut accueilli au château de Rotemberg.

Au bout de vingt minutes de marche, les hautes tours de la forteresse commencèrent à se dessiner, aux rayons de la lune, sur la teinte sombre du ciel. Peu à peu, à mesure que l'étranger approchait, elles prirent à ses yeux la forme solennelle et imposante d'un vaste château fortifié. Les sommets de ces larges masses de maçonnerie resplendissaient d'un éclat grisâtre, tandis que leur base était entourée d'une profonde obscurité.

La forêt s'étendait jusqu'à l'aile droite de l'édifice, dont une portion était ainsi bordée de chênes puissants qui semblaient en état de défier le temps, comme les vieux murs gothiques eux-mêmes, et de la tour centrale jusqu'à cette extrémité, regnait un feuillage si épais, que pas une lumière n'apparaissait par les fenêtres hautes et étroites. Du côté de l'aile gauche, au contraire, on voyait courir des lumières, qui, toutefois, ne servaient qu'à faire mieux ressortir la sombre grandeur de l'édifice, qu'entourait un large fossé plein d'eau, où se réfléchissaient les rayons de l'astre.

Le chemin devenait plus large et plus commode, à mesure qu'on approchait du pont-levis, jeté comme une masse sombre sur la rivière.

En arrivant au bord du fossé, le voyageur souffla dans une corne suspendue par une chaîne à un poteau. Le guichet de la grande porte s'ouvrit aussitôt, et un gardien de taille athlétique apparut sur le seuil.

— Qui êtes-vous, étranger ? interrogea-t-il.

— Je demande l'hospitalité jusqu'à demain, lui fut-il répondu. Je voyage pour le service du roi Frédéric, et je suis porteur de lettres attestant que je suis spécialement chargé d'une mission, par ce souverain.

— Le baron de Rotemberg est absent, en ce moment, répondit le gardien d'un ton respectueux, mais son fils, M. Rodolphe, vous recevra à sa place. Que dois-je lui annoncer ?

— Je me nomme Henri de Brabant, et j'ai gagné les éperons d'or dans la guerre contre les Turcs.

— Entrez, M. de Brabant, dit le gardien en ouvrant toutes grandes les portes du château. Nous devons dire, toutefois, que, dans son fort intérieur, le soldat se demanda avec étonnement, comment il se faisait qu'un homme d'un tel rang et qui servait le roi Frédéric, voyageât seul et sans aucun serviteur.

— Mes deux pages, dit le chevalier en mettant pied à terre dans la cour du château, et en devinant, sans doute, la pensée du gardien, mes deux pages viendront me rejoindre ici demain. Ils sont restés derrière, pour remplir certaines commissions dont je les ai chargés.

Un domestique, que le gardien appela, emmena le cheval, et Henri de Brabant fut conduit dans un vestibule spacieux, qu'éclairait une lampe massive suspendue au plafond. A l'autre extrémité, étaient de hautes portes gothiques donnant évidemment entrée dans la chapelle ; et de chaque côté, apparaissait un large escalier. Le gardien mena Henri de Brabant par l'escalier communiquant avec cette partie des bâtiments qui étaient à gauche de la tour centrale, et, une fois arrivé au premier étage, le chevalier passa par plusieurs corridors. Enfin, son guide ouvrit une porte et annonça : « Le chevalier Henri de Brabant ! »

L'appartement dans lequel l'étranger fut introduit était spacieux, bas et d'un style d'ameublement dont la sombre grandeur s'accordait parfaitement avec l'aspect général de l'ancienne forteresse. Sur une table placée au centre, étaient des flacons de vin, des coupes, et plusieurs assiettes chargées de fruits. Mais il n'y avait dans cet appartement qu'un très-beau jeune homme, qui marchait à grands pas, et dont l'agitation paraissait extrême.

Toutefois, à l'arrivée du chevalier, ce jeune homme se hâta de chasser les ombres qui obscurcissaient son front, et prenant son air le plus agréable, s'avança au-devant de l'hôte qu'on lui annonçait.

Mais aussitôt que Rodolphe, — car c'était lui, — aperçut à la clarté de la lampe suspendue au plafond la figure du chevalier, il tressaillit et pâlit, en proie à l'étonnement et à la rage. Toutefois il sut imposer silence à ses sentiments assez vite pour que son hôte ne remarquât pas l'étrangeté de ses manières, et il salua le chevalier en lui disant de sa voix la plus agréable : « Soyez le bienvenu, Monsieur Henri de Brabant. »

— Vous me pardonnerez, j'espère, la liberté que je prends de venir ainsi vous demander l'hospitalité, observa le chevalier ; mais j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas, pour une nuit, un asile, que, dans mon pays, l'on se fait un devoir d'offrir aux voyageurs.

— Dieu me garde de méconnaître les obligations qui nous sont imposées par notre sang, répondit Rodolphe. Je regrette seulement que mon père ne soit pas là pour vous recevoir comme vous méritez de l'être ; mais il est, en ce moment en route pour Prague.

— C'est aussi là que je me rends, ajouta Henri de Brabant. J'ai l'honneur de servir Sa Majesté le roi Frédéric, et je suis chargé par lui d'une mission secrète et importante. Je serai enchanté si vous vouliez me confier une lettre pour remettre à votre noble père, que je rencontrerai, sans doute, dans cette ville.

— Je vous remercie, seigneur chevalier, dit Rodolphe, et quoi qu'il y ait à peine quelques jours que mon père soit parti, je profiterai de votre offre pour lui donner des nouvelles de ma santé, et me recommander à son souvenir.

Les domestiques entrèrent alors, apportant le repas du soir, qu'ils servirent sur la table, et tandis qu'ils s'acquittaient de cette besogne, Rodolphe et le chevalier continuèrent à causer sur différents sujets.

Le fils unique et héritier du baron de Rotemberg, était grand, bien fait, et incontestablement beau ; mais ses yeux, larges, noirs, d'un éclat extraordinaire, avaient une expression désagréable. Il aurait été difficile, peut-être, de définir en quoi ils étaient déplaisants ; toujours est-il quand ils se fixaient sur quelqu'un, ils produisaient une sensation mystérieusement pénible, et faisaient naître dans l'esprit une sorte d'inquiétude vague.

Son teint était clair-olive, ses lèvres rouges et épaisses trahissaient ses appétits sensuels. Il avait le front bas, et ses sourcils se contractaient facilement, sous l'influence d'inquiétudes perpétuelles. Ses cheveux noirs, un peu gros, frisaient naturellement. Ses dents blanches étaient parfaitement rangées.

Ses manières étaient quelque peu froides et hautaines : pour ses inférieurs il se montrait toujours impérieux, souvent despotique, et les obstacles le mettaient dans une colère qui ne connaissait point de bornes. Vindictif à l'excès, il ne pardonnait jamais, beaucoup moins encore une injure. Sachant, quand il le fallait, maîtriser ses emportements, il était habile à prendre un air amical vis-à-vis de ceux contre lesquels il nourrissait les sentiments les plus haineux.

Tel était Rodolphe de Rotemberg, fils unique et héritier d'une fortune immense.

Quelque fût la cause qui l'eût fait tressaillir en reconnaissant les traits de Henri de Brabant, il n'en laissa rien paraître, et dissimula ses sentiments sous les dehors d'une franchise et d'une généreuse courtoisie.

La table fut couverte de mets et de fruits avec un luxe et une abondance dignes du baron de Rotemberg, et tels que, de nos jours, on aurait peine à en concevoir de pareils.

L'appétit du chevalier de Brabant s'était aiguisé par une longue marche, et il fit honneur au repas qu'on lui servit.

(A continuer.)

PRIME !!!

AVOINE DE LA NORVEGE

Messieurs les abonnés qui d'ici au 1er février paieront leur abonnement pour l'année commençant le 1er avril 1869 auront droit à la prime.

Ceux qui d'ici au 1er février s'abonneront à la *Gazette des Campagnes* et paieront d'avance auront également droit à la prime.

On peut se procurer de l'avoine de Norvège, en paquet tel que celui des primes, en envoyant au soussigné, quarante centins par lettre affranchie. L'envoi en sera fait par le retour de la malle.

AVIS

Ceux qui ont fait la commande d'avoine de Norvège recevront d'ici au 10 janvier la quantité demandée par chacun. Nous les prévenirons par lettre quelques jours à l'avance afin qu'ils puissent trouver l'avoine au lieu de sa destination.

Nous n'avons pu avoir des Etats-Unis qu'une bien petite quantité d'avoine qu'il nous a été possible de vendre à \$10,00 le minot.

Elle est actuellement augmenté de prix et encore pourrions-nous en avoir que 20 minots à condition d'en faire la commande avant le 15 janvier prochain.

Après cette époque la vente de ce qui serait disponible alors ne se fera qu'au printemps. Aussi espère-t-on la vendre à ce temps-là \$20,00 le minot.

Ainsi ceux qui désireraient s'en procurer à \$11,00 le minot, feront bien de s'adresser au soussigné au plus tôt. L'argent doit accompagner la commande.

Voici à quel prix nous la leur procurerons :

Un paquet.....	40 cts.
Une pinte.....	\$ 1.25
Deux pintes.....	2.00
Un quart de minot....	4.50
Un demi minot.....	7.00
Par minot.....	11.00

Elle sera expédiée quinze jours après que la demande en aura été faite.

FIRMIN H. PROULX.

A VENDRE

A la LIBRAIRIE AGRICOLE de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière :

VIE DES SAINTS

Ouvrage spécialement dédié aux familles chrétiennes du Canada.

Par M. l'Abbé H. R. Casgrain. Prix : \$1.50 le volume ; la douzaine, \$16.00

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

LES Commissaires nommés pour construire le Chemin de Fer Intercolonial donnent Avis Public qu'ils sont maintenant prêts à faire construire 4 sections de la ligne.

Les sections Nos. 1 et 2 comprennent environ 40 milles, à partir d'une jonction du Grand Tronc de Chemin de Fer, près de la Rivière-du-Loup, et chaque section sera d'environ 20 milles de longueur.

La section No. 3 sera d'environ 20 milles de longueur, et est située entre le côté Est de la rivière Ristigouche jusque près de Dalhousie dans le Nouveau-Brunswick.

La section No. 4 sera d'environ 24 milles de longueur, et est située entre Amherst et la Rivière Philip dans la Nouvelle-Ecosse.

Les plans et profils avec le devis et les conditions du contrat seront exhibés aux bureaux des Commissaires à Ottawa, Rivière-du-Loup, Dalhousie, St. Jean et Halifax, le 11 janvier 1869, et des soumissions scellées adressées aux commissaires du Chemin de Fer Intercolonial, seront reçues à leur bureau à Ottawa jusqu'à 4 heures du 8 février, 1869.

A. WALSH,
EDW. B. CHANDLER,
C. J. BRYDGES,
WILLIAM F. COFFIN,

N. B.—Des soumissions seront sous peu demandées pour d'autres sections de la ligne, aussitôt que les plans seront suffisamment avancés.

Ottawa, 19 décembre, 1869.

STATIONS	MALLE	
	Aller	Retour
Pointe-Lévi...	9-30 AM	4-00 PM
Hadlow.....	9-40	3-50
Chaudière Junction	10-05	3-30
St. Jean Chrysostome	10-20	3-10
St. Henri.....	10-40	2-50
St. Charles.....	11-10	2-15
St. Michel.....	11-35	1-50
St. Valier.....	11-45	1-35
St. François.....	12-05	1-15
St. Pierre.....	12-20	1-00
St. Thomas.....	12-40	12-10
Cap St. Ignace.....	1-20	12-13
L'Ause à Gilets.....	1-32	12-00
L'Islet.....	1-50	11-45 AM
Trois Saumons.....	2-05	11-30
St. Jean Port Joli.....	2-15	11-15
St. Roch.....	2-35	10-50
Elgin Road.....	2-47	10-37
St. Anne.....	3-00	10-20
Rivière-Ouelle.....	3-30	9-50
St. Denis.....	3-50	9-25
St. Paschal.....	4-05	9-05
St. Hélène.....	4-25	8-45
St. André.....	4-45	8-20
St. Alexandre.....	5-15	7-50
Lake Road.....	5-35	7-25
River du Loup.....	5-55	7-00

A vendre, à l'imprimerie de la *Gazette des Campagnes* :

ARTICLES DE FANTAISIE POUR ETRENNES

DU JOUR DE L'AN

FARMER'S ADVOCATE

JOURNAL AGRICOLE

Publié à London (Ontario) par M. Weld, agriculteur pratique.

Ce Monsieur possède un dépôt d'instruments agricoles de toutes espèces et a toujours en mains un assortiment de graines, de plantes de premier choix. Dans chaque No. de son journal il donne les moyens de se servir avantageusement de ces instruments, et la manière de cultiver différents grains dont il fait toujours un choix scrupuleux. Possesseur d'une ferme d'une grande étendue, il se livre aux expériences. Il cultive 32 espèces de blé qu'il vend à bonne condition.

M. Weld s'occupe en outre sur une grande échelle de l'élevage des animaux de choix. Il rend compte dans son journal de ses succès ou de ses déceptions dans l'élevage des différentes races d'animaux, mettant par là le cultivateur à même de profiter de son expérience. Le journal contient en outre de nombreuses recettes pour les maladies des animaux.

Plusieurs citoyens des plus influents voulant contribuer à répandre la science agricole parmi les cultivateurs de leur comté ont souscrit la somme de \$593.00 en faveur de M. Weld. Ce Monsieur offre ce montant en prime aux abonnés pour l'année 1869.

Le prix de l'abonnement est de \$1.00 par année. L'abonnement date du 1er janvier 1869.

Ce journal est à sa 3me année d'existence.

Ceux qui enverront au propriétaire de la *Gazette des Campagnes* \$1.75 recevront le *Farmer's Advocate* et la *Gazette des Campagnes* pendant un an.

GRAMMAIRE GOSSELIN

Une nouvelle édition de cette Grammaire, recommandée par le Conseil de l'Instruction publique, et en usage dans les différents séminaires et collèges de la Province de Québec, vient d'être imprimée à l'atelier de la *Gazette des Campagnes*, et est actuellement en vente soit par 100 exemplaires ou à la douzaine.

S'adresser au soussigné, à Ste. Anne de la Pocatière, comté de Kamouraska.

F. H. PROULX.

A vendre à l'Imprimerie de la *Gazette des Campagnes* : Catalogue par ordre alphabétique des Elèves du Collège de Ste. Anne, depuis 1829 jusqu'à 1867 — Prix, 2 chelins.

Traité élémentaire de botanique, à l'usage des maisons d'éducation et des amateurs qui voudraient se livrer à l'étude de cette science, sans le secours d'un maître. Ouvrage illustré de plus de 80 gravures sur bois. Par M. l'abbé L. Provancher. Prix, 2 chelins.